

# ONFRAY CONTRE SADE, OU LE DIVIN MARQUIS POUR LES TRÈS NULS

*“On ne fait plus d’histoire, au contraire de Zemmour qui en fait et la connaît,  
on débite le catéchisme du politiquement correct ”*

Michel Onfray

Michel Onfray est certainement bon père, bon fils et bon époux. Ce qu'on appelle un bon garçon. On dira que la passion du "bien", du "vrai", du "juste", voire du "sain" et du "normal" l'habite. Ce Don Quichotte des temps modernes repart à l'assaut contre des géants qui - nous en convenons - appartiennent cette fois-ci plus au monde du réel que de l'imaginaire. Don Quichotte il est vrai a pris de la graine : il a troqué les romans de chevalerie du siècle de Cervantès contre les "bons auteurs" du panthéon philosophique et littéraire de Michel Onfray. Il n'entend plus confondre l'enchanteur Friston mais démasquer les imposteurs de notre modernité. Et déboulonner les statues que d'aucuns leur érigent. Hier Freud, aujourd'hui Sade, demain sans doute Debord. Pour se limiter à ces trois noms.

D'où ce livre, *La passion de la méchanceté* (sous titré : "Sur un prétendu divin marquis"), contre un écrivain "porté aux nues par l'intelligentsia française" du XXe siècle pour des raisons que Michel Onfray juge irrecevables, Sade étant selon la quatrième de couverture un "féodal royaliste, misogyne, phallocrate violent". Et "au dire même de ses hagiographes coupable de séquestrations, de viols en réunion, de menaces de mort, de traitements inhumains et dégradants, de tortures, de tentatives d'empoisonnement". Un monstre quoi, que les qualificatifs utilisés par Onfray associent à un mélange de violeur en série, de criminel de guerre et de Marc Dutroux. D'ailleurs Michel Onfray insiste sur l'aspect biographique du personnage : Sade, avant d'écrire ses "horreurs" en prison, n'en avait pas moins commis d'autres auparavant, certes incomparables, mais dont le relevé suffirait à emprisonner quiconque à vie. Alors que, se plaint Onfray, les biographes et commentateurs de Sade minimisent ou occultent la responsabilité du divin marquis dans les différentes "affaires" où leur héros s'est trouvé impliqué.

Il paraît difficile deux siècles et demi plus tard, les biographes de Sade n'étant pas toujours d'accord entre eux, de dire très exactement ce qui s'est passé à Arcueil, Marseille et Lacoste. Onfray semble ignorer, ou du moins se garde de préciser que le libertinage, ou plutôt ce type de libertinage-là, n'était nullement l'apanage du seul Sade en cette seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Notre philosophe caennais transforme Sade en un "délinquant sexuel" à la mode d'aujourd'hui, ce qui présente l'avantage de ne pas inscrire les éléments biographiques relatés dans les pratiques libertines de l'époque. Onfray transpose par exemple les débats récents autour des affaires de pédophilie sur une réalité qui n'en peut mais. Contre Jean-Jacques Pauvert doutant de la parole d'une victime (Rose Keller) il s'insurge en des termes qui rappellent l'indignation des *Enfant Bleu*, *Enfance Minuscule*, et autres associations de cet acabit entendant dénoncer le scandale que représentait à leurs yeux la remise en cause justifiée de la parole des enfants à Outreau ou ailleurs.

Ceci n'étant qu'un hors-d'oeuvre pour mettre le lecteur en bouche. Michel Onfray, dans la première partie de son ouvrage ("*Le déshonneur des poètes*") s'efforce de démolir la légende de "divin marquis" qui s'attache à Sade. Une légende qu'il fait remonter à un ouvrage de Guillaume Apollinaire datant de 1909, *Les diables amoureux*, lequel comporte une introduction à l'oeuvre de Sade puis son illustration par des extraits choisis. La première en date, il faut le souligner, dans l'édition classique. Une anthologie que Michel Onfray juge "aseptisée" en regard des extraits proposés tout en reconnaissant que le risque de se retrouver devant un tribunal incitait Apollinaire à la prudence. Des lors, en conclut Onfray dans la foulée, Apollinaire "peut nous le vendre comme féministe, libertaire, républicain, etc.". C'est très excessif de s'exprimer ainsi pour un ouvrage tiré à 650 exemplaires. Et plutôt imprudent quand on vient de vendre 150 000 exemplaires d'un livre révisant Freud par le petit bout de la lorgnette. Gageons que Michel Onfray protesterait qu'on

puisse l'accuser de "vendre" ce pâle remake du *Livre noir de la psychanalyse* alors qu'il pense avoir fait oeuvre de salubrité publique.

Revenons à Sade et Apollinaire. On savait certes Onfray étranger à la poésie. Il faudrait de préférence parler ici d'hostilité quand, reprenant un mot de Cendrars, qui considérait que cet ouvrage d'Apollinaire était "le livre d'un poète", Onfray ajoute sévèrement : "En effet, un *livre de poète*. Autant dire : un livre peu soucieux d'exactitude, de vérité, d'histoire, un livre dès lors capable d'induire le début d'une légende". De quoi Apollinaire s'est-il donc rendu coupable en préfaçant le marquis de Sade dans une collection destinée à un public averti (l'éditeur s'appelant d'ailleurs "Bibliothèque des curieux") ? Précisons en passant que Michel Onfray, qui lit certainement plus vite que son ombre, conclut précipitamment que le texte d'Apollinaire sur Sade "procéderait donc du simple tropisme alimentaire", sans comprendre que l'explication qu'il tiendrait d'André Billy se rapporte en réalité aux textes érotiques d'Apollinaire publiés sous le manteau ! Onfray joue sur les mots en voulant corriger le propos suivant d'Apollinaire sur Sade : "Cet homme qui parut ne compter pour rien durant tout XIXe siècle pourrait bien dominer le XXe siècle". Rappelons que les romans de Sade circulaient sous le manteau tout au long du XIXe siècle dans des éditions rares, clandestines, que l'on se prêtait volontiers entre écrivains, ou qui donnaient l'occasion à ceux qui disposaient d'un exemplaire d'en faire la lecture devant un parterre d'amis choisis : comme Flaubert à Croisset. Pour la première fois, je le répète, Apollinaire donnait à lire des extraits de l'oeuvre de Sade dans une édition classique.

Pourtant ce ne sont pas tant ces extraits proprement dits qui provoquent l'ire de Michel Onfray que la présentation par Apollinaire de notre marquis préféré. Bien sûr on peut relever quelques inexactitudes ou approximations chez l'auteur d'*Alcool* mais l'essentiel est ailleurs. On peut le résumer dans les lignes suivantes : "Sade aimait par-dessus tout la liberté. Tout, ses actions, son système philosophique,

témoignait de ses goûts passionnés pour la liberté dont il fut privé longtemps”. Et plus encore quand Apollinaire évoque “cet esprit le plus libre qui ait encore existé”. Ce qui indignait Onfray. J’y reviendrai plus loin, longuement, puisqu’il s’agit d’un désaccord fondamental avec Onfray.

Venons-en à son réquisitoire. Onfray, dans le chapitre “Jacobin d’occasion”, entend dénoncer “la légende d’un Sade révolutionnaire”. On ne s’attardera pas sur le Sade revu et corrigé en “philosophe emblématique” de l’ancien régime, et l’un de ses “théoriciens” de surcroît ! A croire que l’ancien régime ne s’en est pas remis. Onfray non plus. Si le ridicule tuait, n’est ce pas ? Cette fiction repose sur le fait que Sade, selon Onfray, se serait conduit comme un vil opportuniste pendant la Révolution : ce “révolutionnaire en peau de lapin” dissimulant “un authentique penseur féodal”. Onfray s’appuie sur l’exemple de la peine de mort, au sujet de laquelle Sade écrit dans *La Philosophie dans le boudoir* (très précisément la partie *Français, encore un effort si vous voulez être républicains*) qu’il “faut anéantir pour jamais l’atrocité de la peine de mort”, pour relever que dans le même ouvrage Sade se réjouissait de la mort de Louis XVI. Mais voyons Onfray, il fallait d’abord impérativement couper la tête du roi (et de la monarchie en même temps, symboliquement), puis juste après abolir la peine de mort comme le réclamait Sade. C’est élémentaire ! Il n’y a là aucune contradiction.

De toute façon cette histoire de Sade adversaire de la peine de mort c’est du pipeau pour Onfray. Dans ce registre notre philosophe caennais croit détenir l’arme fatale quand il avance (bien légèrement, ou bien imprudemment) : “Alors, une fois de plus, faisons de l’histoire pour pulvériser la légende, Sade rédige *Français encore un effort* à la maison de santé de Picpus” (où le marquis se trouvait détenu au printemps 1794, lieu qui fournissait son contingent de guillotins au bourreau dans ce moment le plus extrême de la Terreur). Onfray entend ici prouver que ce texte avait été écrit durant une période où Sade, qui avait de bonnes raisons de craindre

alors pour sa vie, se déclarait par opportunisme partisan de l'abolition de la peine de mort dès lors que la guillotine prenait pour lui l'aspect d'une épée de Damoclès. C'est un peu juste comme justification de l'opportunisme du marquis. D'autant plus que Michel Onfray, surtout, se garde bien de préciser que Sade, l'année précédente, alors libre de ses mouvements, s'était au sein de la section des Piques prononcé pour l'abolition de la peine de mort lors d'une séance particulièrement houleuse. Comment Onfray pense-t-il pouvoir ainsi faire de l'histoire et pulvériser la légende en travestissant pareillement la vérité ! Car cette séance d'août 1793, alors que Sade était président de la section des Piques, figure en bonne place dans toutes les biographies du divin marquis. Et Onfray ne peut que la connaître. C'est prendre les lecteurs un peu averti de la chose pour des imbéciles ! Et là, comme cela a été rappelé entre autres par André Breton, c'est "au péril de sa vie" que Sade prenait ainsi position contre la peine de mort.

Quand Onfray cite une lettre de Sade datant de 1791 à son notaire Gaufridy (lettre souvent commentée), qui constitue pour lui un document éclairant sur l'opportunisme du marquis, on lui répondra que les idées et sentiments de Sade à l'égard de la Révolution (tout comme pour d'autres !) ont évolué entre 1791 et fin 1793. Maurice Blanchot, dans son introduction à *Français encore un effort...* ("L'inconvenance majeure"), y consacre un long paragraphe. J'en extrais les lignes suivantes (que précède le rappel par Blanchot de l'activité du Sade révolutionnaire) : "Sur ses sentiments, s'il fut ou non, avec sincérité, avec hypocrisie, en accord avec son comportement et ses déclarations extérieurs, on peut inlassablement discuter. Je ne crois pas qu'il y ait grand mystère. Lui-même changea d'avis. Ce fut vrai pour tous, même pour Saint-Just et pour Robespierre qui ne furent pas les premiers à demander la déchéance de la royauté - *simplement parce que la vérité des événements devançait toujours les pensées* (c'est moi qui souligne). Prudent il le fut, mais sans vraie prudence et toujours moins qu'instable, de cette instabilité qui

était fidélité à la rapidité du devenir. Prudent, rien ne l'eût empêché de se tenir à l'écart ou de chercher à fuir : il l'aurait pu. Même si l'on tient compte de toutes les autres raisons qui le conduisaient à rester à Paris, il ne fait guère de doute qu'il éprouva le plus vif intérêt pour ce qui arrivait et que toute une part de lui-même s'y reconnut".

Sinon Onfray conclut en beauté ce chapitre "Jacobin d'occasion" par une contre-vérité qui résume à elle seule l'esprit de cette partie "Le déshonneur des poètes". Contrairement à ce qu'il affirme, le tribunal révolutionnaire en décembre 1793 ne condamne nullement ni n'incarcère Sade parce que celui-ci, à la section des Piques, "manœuvrait pour protéger sa famille des inconvénients de la pureté révolutionnaire". Certes il avait évité au couple Montreuil de connaître la guillotine mais cet épisode remontait au mois d'avril, soit huit mois plus tôt : Sade venant alors d'être nommé "juré d'accusation". Et puis, pour expliquer cette attitude qui peut étonner quand on connaît la responsabilité de la belle famille de Sade dans ses arrestation et détention, la femme et les enfants de Sade dépendaient financièrement des Montreuil. C'est d'autant plus curieux de voir Michel Onfray escamoter ainsi la réalité des faits que les raisons qui ont conduit Sade à devenir persona non grata sont liées à l'athéisme sans concession du marquis. En effet, à la date du 15 novembre 1795, Sade prononce devant la Convention un discours (en tant que délégué de six sections) violemment antireligieux. Un discours qui provoque la fureur de Robespierre. Ce dernier, une semaine plus tard, au club des Jacobins, répond à Sade dans son *Discours pour la liberté des cultes*, dans lequel il dénonce comme "contre-révolutionnaires ces hommes qui n'ont eu d'autre mérite que celui de se parer d'un zèle antireligieux". Des hommes qualifiés également par Robespierre de "criminels (...) malgré leur apparent patriotisme". Le sort de Sade était scellé. Comme quoi l'athéisme du divin marquis pouvait en 1794 conduire à l'échafaud

tandis que celui de Michel Onfray en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle procure de substantiels droits d'auteurs (plus de 300 000 exemplaires vendus).

La seconde partie de *La passion de la méchanceté* ("Le déshonneur des penseurs") se révèle moins indigente que la première. Ici Onfray se réfère dans de nombreuses pages au livre d'Éric Marty, *Pourquoi le XX<sup>e</sup> siècle a-t-il pris Sade au sérieux ?*, sans citer ses sources. S'il mentionne Marty c'est pour réduire l'ouvrage de ce dernier à deux phrases lapidaires ("Sade, le chaînon manquant entre Kant et Auschwitz") et ("Hitler est déjà chez Sade") : Onfray tronquant la seconde citation puisque Marty écrit "Hitler est déjà chez Sade, chez Kant", ce qui n'est pas la même chose. En tout état de cause il ne rend pas justice au livre de Marty, très discutable certes, mais qui reste un travail de qualité, érudit, et qui s'avère pertinent sous certains aspects.

Georges Bataille, plus que les autres penseurs brocardés dans cette seconde partie, représente pour Onfray un sujet d'incompréhension et de répulsion ("Bataille et sa fascination pour toutes les sanies", écrit-il). Ce qu'il en rapporte, concernant Sade, ne plaide guère en faveur d'une bonne connaissance de l'oeuvre de Bataille. Onfray s'indigne surtout que Bataille puisse considérer Sade comme une victime. Et lui oppose bien médiocrement l'image d'un Sade "entre les quatre murs de sa prison" recevant et disposant "de ses meubles" et se nourrissant "en compagnie choisie de repas copieux". Par-delà cette vision caricaturale, les lettres écrites par Sade en prison, jamais citées par Onfray, donnent pourtant quelque idée de ce que représenta cette longue incarcération pour notre marquis (ses conditions de détention, les brimades qu'il dut subir, les persécutions de ses geôliers, la censure exercée sur son courrier), et illustrent éloquemment ce que Bataille - mais il n'est pas le seul - entend par "victime". Sans même évoquer l'arbitraire de type "lettre de cachet" ayant conduit Sade en prison, et l'y ayant maintenu une partie de sa vie.

Et puis, cela obsède Onfray, la mention réitérée d'un extrait bien connu des œuvres posthumes de Bataille datant des années 30 (repris dans *le Petit*, et sous une forme plus elliptique dans le roman *Le bleu du ciel*) dans lequel Bataille dit se masturber devant le cadavre de sa mère ("devant le cercueil" écrit d'abord Onfray), se transforme la page suivante "dés lors ce qui a conduit Bataille a *réellement* verser son sperme sur le cadavre de sa mère", puis (page 118), "on me permettra de préciser que tous les fils n'aspirent pas à éjaculer sur le cadavre de leur mère". Pas Onfray, assurément, qui nonobstant le côté "vierge effarouchée" de son propos, déforme involontairement ou volontairement l'épisode raconté par Bataille (le lecteur qui voudrait en savoir davantage se rapportera au chapitre "L'homme est ce qui lui manque" de *Georges Bataille, la mort à l'oeuvre* de Michel Surya qui y consacre plusieurs pages) pour en conclure que l'anomalie de Bataille, comme celle de Sade les a conduit tous deux à les généraliser, puis à les universaliser. Je n'ose préciser que Freud, au début du XXe siècle, aura l'intuition que les perversions étaient nécessaires à la civilisation, car, comme chacun le sait, cette référence est nulle et non avenue pour Onfray qui trouverait là quelque preuve supplémentaire du charlatanisme du père de la psychanalyse. A se demander, pour revenir à Bataille, dans quelle mesure ce qu'en rapporte Onfray dans les trois extraits cités ne constitue pas l'aveu bien involontaire d'une excitation "coupable" que notre philosophe caennais serait le premier à déplorer (et condamner). Un peu à la manière de ces membres de commissions de censure qui sont là pour ça, mais qui censurent d'autant plus qu'ils ont ressenti une excitation évidemment coupable (en visionnant tel film).

Certes Bataille n'est pas le seul penseur qui se soit "deshonoré" aux yeux de Michel Onfray en célébrant le divin marquis : Breton, Barthes, Lacan et en partie Foucault sont pareillement épinglés dans ce "deshonneur des penseurs". Curieusement Maurice Blanchot, qui a écrit plusieurs articles sur Sade, et non des

moindres, est absent de ce tableau de chasse. Est-ce par incapacité à se confronter à la solide argumentation de Blanchot, ou pour faire porter à Barthes (et juste après Foucault) la responsabilité d'un discours sur "la mort de l'auteur" (dans l'après mai 68) que Michel Onfray associe à la volonté chez Sade, exprimée dans son superbe testament, de faire à jamais disparaître les traces de sa tombe, et même jusqu'à la mémoire de ce qu'il fit et fut ? Un discours, je précise, dont les prémices figurent dans plusieurs textes de Blanchot largement antérieurs à 1968. Mais sans doute était-ce plus facile et plus commode à Onfray d'impliquer Barthes et Foucault, et cela présentait l'avantage de situer ce discours de "la mort de l'auteur" dans les lendemains de mai 68 (au sujet duquel Onfray se montre ambivalent).

Michel Foucault bénéficie d'un régime particulier. Onfray range dans un premier temps le Foucault de *L'histoire de la folie à l'âge classique* parmi les penseurs qui se sont déshonorés en faisant ici en l'occurrence de Sade une figure de pure contestation et de transgression radicale. Puis, en janvier 1976, avec l'entretien "Sade, sergent du sexe", Foucault amorce un virage à 180 degré ("Sade nous ennue, dit-il, c'est un disciplinaire, un sergent du sexe, un agent comptable des culs et de leurs équivalents") qui se poursuivra jusqu'à sa mort. Le "mauvais Foucault" cède la place au "bon Foucault", adoubé par Onfray. C'est ce Foucault-là, abjurant Sade, que Michel Onfray salue. Il n'y a donc plus que des "auteurs d'arrière-garde (se réclamant de l'avant garde d'hier) (...) pour croire encore au pouvoir subversif de Sade", proclame Onfray.

Deux remarques. L'entretien "Sade, sergent du sexe" inaugure en quelque sorte le "dernier Foucault". Celui qui à partir de 1976 prendra de la distance, sinon plus avec le Foucault post-soixante-huitard. Ce Foucault, dans lequel Onfray dit se reconnaître, est celui qui a pris la défense de l'inepte "nouvelle philosophie", soutenu l'ayatollah Khomeiny, et révisé à la baisse son *Histoire de la sexualité*.

Foucault figure donc in fine parmi les penseurs et écrivains qui se sont eux honorés en instruisant à charge contre un auteur “ayant pour seul souci de décharger”, dicit Onfray. Ce dernier convoque alors Leiris, Queneau, Horkheimer, Camus, Arendt : qui ont été cependant plus loin que Foucault dans leur rejet de Sade en associant le divin marquis au “fascisme” et aux “camps de concentration”. Voyons dans le détail ce qu’il en est de ce dossier particulièrement à charge.

Leiris, pour commencer, écrit dans son journal à la date du 19 septembre 1945 la phrase suivante (citée par Onfray) : “Sade n’a pas fait autrement et l’on sait à quel point cela l’a mené, au moins en théorie”. Cette phrase concluant une réflexion sur l’eugénisme était précédée par : “Ce qui est certain, c’est que tout est permis à partir du moment où l’on se met à penser l’homme en terme de biologie”. Premièrement, ce journal a été publié après la mort de Leiris. Deuxièmement, c’est la seule référence directe à Sade que l’on puisse y trouver (ce qui est peu en regard des 900 pages de ce *Journal* !). Troisièmement, associer Sade à “penser l’homme en terme de biologie” est très discutable. Quatrièmement, Onfray fait précéder la phrase de Leiris d’un commentaire qui charge un tantinet la barque Sade (et donc le propos de Leiris).

Raymond Queneau ensuite. Dans les pages d’un journal tenu par Queneau entre septembre 1944 et novembre 1945 (publié lui du vivant de l’écrivain dans *Bâtons, chiffres et lettres* ), Queneau se réfère à trois reprises au marquis de Sade. Là, incontestablement, l’auteur de *Zazie dans le métro* fait un parallèle entre “le monde imaginé par Sade” et les camps d’extermination nazis. Encore faut-il replacer ces trois références négatives dans un propos plus général, en les recontextualisant, puisque Queneau prétend à la date du 19 mai 1945 que l’on savait avant la Seconde guerre mondiale que “les nazis pratiquaient l’extermination systématique et l’humiliation de leurs ennemis”. L’humiliation certes, mais l’extermination systématique non ! Queneau serait bien en peine de citer un exemple corroborant

son propos. On dira que les nombreux témoignages cités ou publiés en 1945 sur les “camps de la mort” ont pu altérer le jugement de Queneau au point de l’inciter à réécrire rétrospectivement cette histoire. On peut également penser que ce propos, parmi d’autres plus encore, n’était pas dépourvu d’arrière pensées. La première mention de Sade dans ce journal se trouve précédée d’une diatribe de Queneau contre l’humour noir (suscité par la parution de *L’anthologie de l’humour noir* d’André Breton, un ouvrage mis à l’index par Vichy). D’où chez Queneau l’association plutôt malvenue de l’humour noir et du nazisme : les nazis ayant “mis en oeuvre une sorte de dadaïsme politique dont les précurseurs, sur le plan littéraire, pouvaient être Nietzsche et Sade” (sic). Onfray s’abstient bien entendu de préciser que pour Queneau Nietzsche rejoint Sade dans sa réprobation. A ce sujet Queneau ne comprend pas “les efforts faits par certains pour absoudre Nietzsche de toute responsabilité dans l’histoire allemande depuis l’autre avant-guerre”. Car pour lui l’auteur du *Gai savoir* incontestablement doit être considéré comme un précurseur du nazisme (et son surhomme des SS.).

S’il est vrai que Sade préoccupe plus Queneau que Leiris, les extraits des journaux respectifs des deux écrivains doivent être replacés dans la perspective d’une année 1945 marquée par de nombreuses parutions de témoignages, récits ou analyses sur l’univers concentrationnaire et l’extermination des Juifs d’Europe. Chez Queneau, de surcroît, Sade et Nietzsche sont également mis à contribution pour régler des comptes : ici avec Breton, là avec Bataille.

Il n’en va pas très différemment avec Hannah Arendt et Albert Camus. Pour la première il n’est pas question ici de minimiser la portée et l’importance de *Les Origines du totalitarisme* (et plus particulièrement la troisième partie, *Le système totalitaire*). Mais si l’on entre dans le détail force est de constater que Arendt se montre parfois approximative, voire imprécise (quand elle ne procède pas par raccourcis). Par exemple, pour reproduire celui d’Onfray, Arendt écrit que les

“écrivains de l’après-guerre” (celle de 14-18) “n’avaient plus besoin des démonstrations scientifiques de la génétique” des Gobineau, Chamberlain et consort : “ils lisaient non pas Darwin mais le marquis de Sade”. Voilà une explication surprenante ! La note de page qui suit, “En France depuis 1930, le marquis de Sade est devenu un auteur favori de l’avant-garde littéraire” (une note de bas de page mentionnant une citation de Paulhan datant de 1946, et la référence d’un article de Bataille sur Sade paru en 1947), ne nous éclaire pas davantage. Il y a eu certes une “actualité Sade” en France à partir de 1945 (relative si on la compare avec celles de Kafka et Genet) associée à Paulhan, Bataille, Blanchot, Breton, Klossowski, Nadeau, mais durant les années 30 il n’en est rien (sinon, toute proportion gardée, chez les surréalistes). Non content de reproduire les approximations d’Arendt, Onfray transforme “écrivains de l’après-guerre” en “écrivains fascistes de l’après-guerre”. L’adjectif “fasciste” n’existe nullement dans le texte d’Arendt. Déjà le propos de cette dernière pêchait par son imprécision, mais là celui d’Onfray devient incompréhensif ! D’autant plus que le philosophe caennais cite dans la foulée la note de bas de page. Serait-ce une façon détournée, contournée, perverse d’associer par exemple Bataille au fascisme ? On pensait Onfray plus bête que méchant, mais là on finit pas douter...

Albert Camus est l’un des auteurs de chevet de Michel Onfray. Moi pas. Ici notre camusien de longue date cite un large extrait de *L’homme révolté*, un ouvrage salué lors de sa parution par *Le Figaro* et *L’Aurore* (applaudissant comme il se doit au sort fait par Camus à Lautréamont, Sade, Rimbaud, Jarry, aux surréalistes...). Comme l’écrivait alors André Breton, soulignant que Camus manquait d’humour, ne comprenait pas grand-chose à la poésie, et se révélait pour le moins d’une “radicale inconséquence” (un portrait craché d’Onfray en quelque sorte !) : que serait “une révolte dans laquelle on aurait introduit la mesure (...) on a gardé le nom et supprimé

la chose. Le tour de passe-passe s'accomplit à la faveur d'un rideau de bons sentiments".

J'ai gardé Max Horkheimer pour la fin (coauteur avec Adorno de *La dialectique de la raison*, mais qui a principalement rédigé le chapitre "Juliette, ou raison et morale" consacré en grande partie à Sade). Si Onfray suit Horkheimer dans un premier temps (dans des pages assurément critiques envers Sade), il réduit ensuite l'argumentation du philosophe allemand en un lapidaire "Sade prépare le nazisme car il critique la pitié" qui n'existe que dans l'imagination de notre philosophe caennais. On pourrait penser que Michel Onfray ne comprend pas Horkheimer ("Juliette, ou raison et morale" n'est pas d'un abord facile, paraît se contredire d'une partie à l'autre, et se révèle plus complexe et plus hypothétique que ce qu'on a pu en dire ici ou là), ou se contente de relever ce qui apporte de l'eau à son moulin antisadien (comme d'autres avant lui, en particulier Anselm Jappe). Pourtant on sait qu'il a lu l'ouvrage d'Éric Marty *Pourquoi le XXe siècle a-t-il pris Sade au sérieux ?* Je précisais plus haut que Michel Onfray s'y référait de temps à autre dans la seconde partie de *La passion de la méchanceté* sans toujours le citer.

Même si Marty interroge de manière critique ce qu'il appelle "la fascination ambiguë" exercée par Sade sur plusieurs penseurs du XXe siècle, les pages consacrées à ce chapitre "Juliette, ou raison et morale" sont certainement les plus pertinentes écrites sur le sujet. Marty est peut-être le seul commentateur à avoir souligné le caractère de "retournement dialectique" du texte d'Horkheimer (ce retournement dialectique intervient juste après la phrase tronquée d'Onfray ("Hitler est déjà chez Sade"), preuve supplémentaire que ce dernier a lu Marty. L'analyse dialectique de la pitié chez Sade (celui-ci la critique féroce) faisant du divin marquis, paradoxalement certes, "le levier permettant de sauver la raison de son embourbement totalitaire : le secret de la *domination* est révélé, il a pour horizon des montagnes de cadavres". Marty ajoute : "Et le lien qui unit la raison et le crime

(ce lien que le progressisme nie) est là maintenant, grâce à Sade, sous nos yeux, simultanément dans le texte sadien et dans le réel politique européen. Alors, Sade, comme Nietzsche, sauve paradoxalement la foi inébranlable en l'homme, trahie chaque fois qu'est émise une affirmation consolatrice".

Cet éloge par Onfray de ces cinq "lecteurs lucides" se révèle bien inconsistant, peu satisfaisant, et aggrave même le cas de l'auteur de *La passion de la méchanceté* quand celui-ci s'adonne aux tripatouillages que je viens d'indiquer. Il paraît également curieux que Michel Onfray ne se soit pas référé à Christopher Lasch qui, parmi les contempteurs de Sade, innove en ce sens qu'il réduit Sade dans *La culture du narcissisme* à un génie du mal qui aurait anticipé à la fin du XVIIIe siècle les implications morales et culturelles du capitalisme. Une thèse reprise par Jean-Claude Michéa. Et par Anselm Jappe, qui dans l'article "Sade le prochain de qui ?", paru en 2007 dans la revue *Illusio* s'appuie également sur "Juliette, ou raison et morale" pour avancer que Sade contribue "à la mise en place du totalitarisme de la marchandise sous le nom des "Lumières"". Jappe, comme Onfray après lui ne retenant de l'analyse de Horkheimer que ce qui viendrait illustrer leur thèse.

Le fait que Michel Onfray ne mentionne pas ce type de critique, celle d'un Sade précurseur du capitalisme à venir, pourtant "tendance" en ce début de XXIe siècle, étonne dans la mesure où l'argumentation d'Onfray semble s'inspirer de celle de Jappe à plusieurs reprises, en particulier sur "l'opportunisme" du marquis. Fait remarquable (venant de lui), Onfray comme je l'ai indiqué plus haut élude l'athéisme de Sade (tout comme Jappe). On sait pourtant l'importance que Michel Onfray y accorde depuis longtemps. N'est-il pas l'auteur d'un *Traité d'athéologie* promu au rang de best-seller (300 000 exemplaires vendus). Mais après tout cet ouvrage paraît bien timoré si on le compare au *Dialogue entre un prêtre et un moribond*, dans lequel Sade en une vingtaine de pages se livre à une critique implacable de la religion rarement égalée (sinon par Nietzsche pour ce qui concerne le christianisme).

Ceci expliquant sans doute cela. Il y a de quoi se tordre lorsqu'on lit vers la fin de *La passion de la méchanceté* la phrase suivante : "Pour en finir vraiment avec le judéo-christianisme, y compris avec sa formule gnostique sadienne, l'heure n'est plus à une érotique nocturne, mortifère...". L'occasion ensuite, pour Onfray, d'opposer dans les dernières lignes de son livre *Fourier et Sade* : ce dernier ravalé au rang de "dernier avatar judéo-chrétien de cette civilisation" (sic).

La place me manque pour dire en quoi le philosophe caennais se leurre en voulant faire du premier l'exact contraire du second. Je ne citerai qu'un exemple, auquel Michel Onfray sera très certainement sensible : l'inceste. Sade comme Fourier ne le rejettent nullement, au contraire même, même s'ils en tirent des "enseignements" différents. Pour Sade, du moins celui des romans, c'est l'attitude transgressive, blasphématoire qui importe. La condamnation universelle de l'inceste doit pour cela être conservée afin d'en tirer le maximum de jouissance : "Pour réunir l'inceste, l'adultère, la sodomie et le sacrilège, écrit Sade, il encule sa fille mariée avec une hostie". Comment faire plus court et plus percutant à la fois ! Pour Fourier, l'inceste "n'est donc ni crime naturel, puisqu'il est très généralement conseillé par la nature, ni crime social puisqu'il est un objet d'accommodement avec les lois humaines". Par ailleurs le monde harmonien de Fourier ne connaît pas la prohibition de l'inceste.

Nous sommes au moins d'accord sur un point, Onfray et moi : le Sade qui s'est imposé au XXe siècle doit beaucoup à Apollinaire (quoi qu'on puisse en penser). Ensuite nous divergeons sur tout. C'est évidemment le "Sade, l'esprit le plus libre qui ait encore existé", qui doit être retenu. Ce qui scandalise Onfray, comme on l'a vu. Non, "c'est sa liberté, proteste-t-il, dût-il se payer du prix de l'asservissement total de la planète". L'incompréhension est totale.

Tout en se plaignant des biographes de Sade qui selon lui minimisent le côté "délinquant sexuel" du marquis, Onfray, plutôt prolix pour dénoncer le libertinage

actif de Sade avant son incarcération, s'avère peu disert sur les raisons qui ont conduit le divin marquis, depuis son cachot, à écrire l'oeuvre que l'on sait. Onfray doit se représenter son lectorat bien ignorant (à moins qu'il ne s'agisse de la sienne, d'ignorance, inexcusable pour qui écrit presque 200 pages sur Sade !) quand il se demande "sur quelle oeuvre, quelle page, quelle phase Apollinaire construisait sa fiction d'un Sade passionné par la liberté... Je n'ai rien trouvé, nulle part". A aucun moment Onfray ne cite les admirables lettres écrites par Sade durant sa détention au donjon de Vincennes. Ces lettres d'ailleurs ne sont jamais citées par les détracteurs et contempteurs du divin marquis. Il est vrai qu'elles mettent à mal ce pourquoi on accable le plus souvent Sade.

Dans cette correspondance, pour l'illustrer par des exemples choisis, deux lettres doivent être en priorité commentées : celles du 25 juin 1783, et du début novembre de la même année. Commençons par la seconde, qui éclaire le propos d'Apollinaire. Alors incarcéré à Vincennes depuis presque sept ans, Sade répond dans les termes suivants à sa femme qui tentait de le raisonner en lui rapportant le mécontentement et les pressions de l'administration pénitentiaire (on incitait le prisonnier indocile et révolté à réviser ses raisonnements et jugements, voire à faire amende honorable) : "Ma façon de penser est le fruit de mes réflexions ; elle tient à mon existence, à mon organisation. Je ne suis pas le maître de la changer ; je le serais, que je ne le ferais pas". Sade ajoute que cette façon de penser le console de l'injustice qui s'attache à sa personne, de la persécution dont il est l'objet, et qu'il y tient "plus qu'à sa vie". D'ailleurs, insiste-t-il, "Ce n'est point ma façon de penser qui a fait mon malheur, c'est celle des autres". Nous retrouvons là, pour qui sait lire, Apollinaire commentant Sade quand ce dernier, superbement, de cette voix unique, n'entend en rien se renier même si le prix en est cette liberté dont il est cruellement privé depuis sept ans, et dont la privation l'affecte plus que le commun des mortels : "Si donc, comme vous dites, on met ma liberté au prix du sacrifice de mes principes et de mes goûts,

nous pouvons donc nous dire un éternel adieu, car je sacrifierais, plutôt qu'eux, mille vies et mille libertés, si je les avais. Ces principes et ces goûts sont portés par moi jusqu'au fanatisme, et le fanatisme est l'ouvrage des persécutions de mes tyrans. Plus ils continuent leurs vexations, plus ils enracinent mes principes dans mon cœur, et je déclare ouvertement qu'on n'a pas besoin de ne jamais me parler de liberté, si elle m'est offerte au prix de leur destruction. Je le dis à vous. Je le dirai à M. Le Noir. Je le dirai à toute la terre. L'échafaud serait là, que je ne varierais pas”.

Que peut y entendre Michel Onfray ? Cela doit assurément dépasser son entendement. Celui d'un petit bourgeois universitaire revenu de quelques rares excès de jeunesse. Allons donc, Onfray se focaliserait sur un mot : “fanatisme” par exemple. Ou ferait la fine bouche pour réclamer des explications sur les goûts et principes du marquis. On sait ce qu'il en est, vous répondrait-il d'un air entendu.

Dans cette même lettre Sade fait une distinction fondamentale entre ce qui ne nuit nullement à l'État (ici, pour éviter tout malentendu, Sade désigne sous ce terme la collectivité), et ce qui par contre lui est néfaste. Dans la première catégorie il y range “les opinions et les vices des particuliers” (les mœurs, de manière générale). En revanche, ceux qui en raison de leurs positions dominantes dans la société en profitent pour détourner le bien public, ou spéculer sur la misère du plus grand nombre, ou se livrent à des malversations nuisent à l'État (la collectivité). Sade l'illustre par un propos du chancelier Olivier déclarant sous Henri II : “Un État touche à sa ruine quand on ne punira que le faible, et que le malfaiteur enrichi trouvera son impunité dans son or”.

Voilà ce qu'écrivait Donatien-Alphonse-François de Sade en 1783. Une manière également de répondre aux Onfray et consort qui prétendent que Sade se ralliera ensuite à la Révolution par opportunisme.

La seconde lettre (antérieure de cinq mois) est l'une des pièces maîtresses de cette correspondance. Elle évoque dans un premier temps le refus, par

l'administration de la prison de Vincennes, de la lecture des *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau que Sade réclamait. Celui-ci en rend compte à son épouse tout en s'adressant en même temps à l'autorité qui lit chacune de ses lettres, et les censure le cas échéant. Sade explique que pour ses censeurs *Les Confessions* figure parmi les livres dangereux tandis que lui lit Rousseau pour s'édifier. Dans le même ordre d'idée il ajoute ces lignes décisives pour tout lecteur de Sade : "Par exemple, vous avez imaginé faire merveille, je le parierais, en me réduisant à une abstinence atroce sur *le péché de la chair*. Et bien, vous vous êtes trompés : vous avez échauffé ma tête, vous m'avez fait former des fantômes qu'il faudra que je réalise".

Sade remet en cause l'idée selon laquelle la privation de liberté d'un homme de son espèce, reclus dans la solitude d'un cachot, le rendrait vertueux malgré lui. Bien au contraire, argumente-t-il, elle ne fait qu'encourager le vice, le renforçant même. A contrario explique-t-il plaisamment, il aurait fallu l'enfermer avec des filles. Ainsi occupé à satisfaire ces dames, son esprit ne se serait pas fixé pas sur des penchants "qui l'eussent empêché de plaire". En même temps Sade affirme qu'il existe de par le monde des têtes pour qui "le mal est comme un état naturel dont nul effort ne saurait les retirer", qui ne ressentent aucune culpabilité car les vices, y compris leurs conséquences, loin de devenir des tourments "sont au contraire des jouissances".

Lignes fondamentales, annonçant le Sade écrivain à venir mais qui doivent impérativement être mises à l'épreuve de cette importante année 1783. Sade, qui croyait encore l'année précédente pouvoir sortir de prison, du moins qui pensait que cette perspective restait d'actualité, s'est finalement, amèrement, persuadé du contraire. Ces "fantômes qu'il faudra que je réalise" sont en train de prendre forme sous sa plume vengeresse à travers *Les 120 journées de Sodome* dont il entame la rédaction durant cette période. Jamais il n'ira plus loin dans la description d'un

univers romanesque effroyable, horrible, non représentable pour ainsi dire, qui aujourd'hui encore, malgré les nombreux commentaires sur cette oeuvre et les relectures permettant de distancier ce texte, ne laisse le lecteur indemne. Une telle volonté de réduire à néant les sentiments et les croyances de l'espèce humaine, dite civilisée, de la scandaliser et la nier dans ce qu'elle a de plus sacré, dans son humanité même, n'a pas d'équivalent.

C'est donc à la lumière de cette correspondance, de cette dernière lettre surtout, qu'il convient ici d'apporter la précision suivante, indispensable, sinon l'on se condamne à ne rien comprendre à Sade, l'auteur. Celui-ci renvoie à ses geôliers, à ses persécuteurs, à la société, au monde entier, l'abjection dont on l'accable. Il le fait à la mesure de la révolte qui l'habite, d'une rage indescriptible, d'un orgueil démesuré, d'une voix étincelante. On trouve dans *Les 120 journées de Sodome*, à travers l'extrait suivant, l'un des thèmes récurrents du texte sadien : "Est-il possible de commettre des crimes comme on le conçoit et comme vous le dites là ? Pour moi j'avoue que mon imagination a toujours été sur cela au-delà de mes moyens : j'ai toujours mille fois plus conçu que je ne l'ai fait, et je me suis toujours plaint de la nature qui, en me donnant le désir de l'outrager, m'en ôte toujours les moyens".

Sade, par l'intermédiaire des personnages de ses romans, dans de nombreuses pages témoigne du hiatus existant entre le réalisable et les pouvoirs de l'imagination : celui-ci cédant toujours devant ceux-là. C'est l'une des grandes leçons à retenir du divin marquis. C'est d'ailleurs là qu'il faut citer un extrait de la plus longue lettre écrite à sa femme durant sa captivité, le 20 février 1781, dans laquelle Sade se livre à un examen de conscience sans concession, mais sans jamais se renier : "Oui je suis libertin, je l'avoue : j'ai conçu tout ce qu'on peut concevoir dans ce genre là, mais je n'ai sûrement pas fait tout ce que j'ai conçu et ne le ferai sûrement jamais. Je suis un libertin, mais je ne suis pas *un criminel* ni *un meurtrier*."  
“.

Il paraît difficile de revenir à Onfray maintenant. C'est bien entendu, pour répondre à une objection maintes fois entendues, le même homme qui dans son oeuvre romanesque célèbre le crime et qui durant la Terreur demande l'abolition de la peine de mort. Mais n'est pas trop demander à Michel Onfray d'essayer de le penser ? En résumé *La passion de la méchanceté* reprend de nombreux lieux communs concernant Sade sans véritablement innover sur la question, sinon dans le caviardage. Un point de vue que ne partage nullement par exemple *Causeur*, si j'en crois l'article élogieux consacré à *La passion de la méchanceté* paru en novembre 2014 : "Un pamphlet brillantissime", selon Jérôme Leroy. Dans ce même numéro d'ailleurs figure un entretien avec Michel Onfray. Il n'y est pas question de Sade mais de... Éric Zemmour ! Onfray faisant preuve d'une curieuse mansuétude à l'égard de Zemmour au point même que son interviewer relève vers la fin de l'entretien qu'il existe plus de "points d'accord avec Zemmour" chez son interlocuteur que de "divergences". Nous avons déjà "Marxiste, tendance Groucho" (qui avait le mérite d'être drôle) ; nous aurons désormais "libertaire, tendance Zemmour". Merci Onfray !

Max Vincent  
novembre 2014